

## Chapitre IV - l'identité

Nous considérons le concept d'identité comme central dans le développement de notre recherche.

Aussi, dans ce chapitre, au travers d'un choix de travaux essentiels existant sur le sujet, préciserons-nous notre propre position.

---

Nous aborderons le concept d'identité au moyen de différentes approches méthodologiques.

Chaque personne, en France, est censée en avoir sa carte. Chacun est défini de manière unique, recensé comme tel dès la naissance, suivi durant sa vie, administrativement, pour sa santé par la sécurité sociale ; il y a encore peu, pour les hommes, par le recensement militaire, etc. Jusqu'à la Révolution de 1789, l'identité n'était, pour l'essentiel, qu'un phénomène local et oral : on était le « fils de », ou le « forgeron de tel lieu » ou encore le « bossu de tel village ». L'identité n'avait pas d'autre utilité. Seules les « personnes d'importance », celles qui sont identifiées par des titres ou des biens étaient répertoriées formellement par le notaire.

L'église tenait un registre religieux (baptême, mariage, décès), assez précis pour les populations « établies », beaucoup plus aléatoire pour les gens du « peuple » ... qui faisaient appel à elle. La Révolution de 1789, instaure l'égalité citoyenne, de droit, pour tous les Français et crée à cet effet un registre d'Etat Civil des naissances, mariage et décès. Elle a ainsi donné à l'identité une dimension nationale, universelle et pérenne, indépendante des engagements religieux, de la fortune et de la position sociale des personnes. Cependant, il faudra attendre les années 1970 pour que les femmes acquièrent complètement une identité directe et indépendante du père ou du mari. Avant 1789, le cadre juridique donnait une importance primordiale, fondamentale à l'institution de l'église et au notaire ; les moyens des sacrements et des actes notariés permettaient aux êtres humains d'acquérir une identité universellement reconnue.

Avec la fin des années 1970, réapparaît une nouvelle forme de « non-existence » identitaire : l'exclusion par l'économique et, à partir d'elle, de celui qui, n'ayant pas de travail, est dans l'incapacité de faire valoir son existence juridique de citoyen, d'acteur social et familial. Transparent, celui-ci existe sans être reconnu dans la société. La reconnaissance juridique du chômeur, dévalorisante, marginalisante, accusatrice, est déjà excluante de fait. L'exclusion ne débute pas avec la « fin de droit » ... qui précipite l'individu dans une nouvelle spirale de la non-existence.

### La notion d'identité sur le plan psychanalytique

Dans la littérature française, le terme « identité » est l'un de ceux que l'on retrouve dans les vocabulaires spécialisés de presque toutes les disciplines académiques, depuis les

mathématiques jusqu'à la philosophie, depuis la logique jusqu'à l'anthropologie en passant par la biologie, la psychologie (génétique, sociale, clinique...) sans oublier l'histoire, le droit, la sociologie et la psychanalyse.

Si l'identité n'est pas un concept freudien, elle n'y prend pas moins, dans la psychanalyse contemporaine, une place importante, par plusieurs voies. La première génération freudienne avait fait de la sexualité la clé de l'élucidation des névroses. Puis, les kleinien placèrent la haine et la destruction au cœur de toute relation d'objet. Héritier de ces deux tendances, H. Kohut{ XE « Kohut » } propose une troisième voie, qui consiste à recentrer la psychanalyse sur des troubles mixtes liés aux représentations et à l'identité de soi. De Freud{ XE « Freud S. » } à H. Kohut{ XE « Kohut » }, on passe ainsi de l'idée freudienne du clivage du Moi, à l'idée kleinienne d'un objet clivé façonnant le Moi par incorporation ou introjection, puis à l'idée kohutienne d'un Soi (self) devenu objet de tous les investissements narcissiques.

Très tôt, dans l'entourage immédiat de Freud{ XE « Freud S. » }, avec A. Adler{ XE « Adler A » }, proche d'Anna Freud, on commence à reconnaître l'influence du milieu : il agirait sur le développement du sujet. E. Erikson{ XE "Erikson E." }<sup>1</sup>, qui travaille dans les années 1930 dans la mouvance du courant culturaliste américain, étudie les troubles psychiques : il va jusqu'à remplacer les stades psychosexuels de Freud par des stades de développement de l'identité personnelle, corrélée à tous les âges de la vie ; stades qui se réfèrent au lien social et à l'identité. Pour lui la crise d'identité de l'adolescence conduit soit à la « diffusion » de l'identité, soit à l'identité du Moi, fondée sur la continuité du sentiment de soi, laquelle prend la relève des identifications. La diffusion de l'identité, quant à elle, est un véritable syndrome pathologique fait de passivité, d'identité négative ou de crainte de perdre son identité.

La notion d'identité occupe pour lui une place centrale : il écrit que l'identité du Moi

« Embrasse bien plus le fait que d'exister ; ce serait plutôt la qualité existentielle propre à un Moi donné. Envisagée sous son aspect subjectif, l'identité du Moi est la perception du fait qu'il y a similitude et continuité qui font qu'une personne est significative pour d'autres, elles-mêmes significatives dans la communauté immédiate ».

Ainsi, le Moi s'est étendu à l'identité<sup>2</sup>.

Pour l'école culturaliste américaine, le développement de la personnalité dépend des relations entre l'individu, son groupe social et sa culture, ce qui atténue l'importance centrale de l'Œdipe.

La littérature psychanalytique, par la suite, témoigne largement de l'extension des indications d'analyse à des pathologies plus sévères. Déjà la psychiatrie classique avait

---

<sup>1</sup> ERIKSON, E. (1950), *Enfance et société*, Delachaux & Niestlé, 1950 ; ERIKSON, E. (1968), *Adolescence et crise. La quête de l'identité*, New York, 1968 ; Paris, Flammarion, 1972.

<sup>2</sup> Travail inédit d'Agnès Oppenheimer.

décrit de multiples troubles de l'identité, comme des délires de filiation ou de transformation corporelle.

Hélène Deutsch{ XE « Deutsch H. » } (1942) avec les « personnalités comme si » et surtout D.W. Winnicott{ XE « Winnicott D.W. » } avec le faux self décrivent des distorsions globales de la personnalité, donnant aux patients le sentiment d'une identité mal assise. Cet auteur retrouve dans la distinction vrai self-faux self « la distinction établie par Freud{ XE « Freud S. » } d'une partie centrale gouvernée par les pulsions (ou par ce que Freud appelle sexualité, pré-génitale et génitale) et d'une partie tournée vers l'extérieur et établissant des rapports avec le monde ».

Pour Margaret Mahler{ XE « Mahler M. » }, l'identité est la résultante du processus de séparation-individuation, c'est-à-dire de la construction des représentations du Self et de leur différenciation des relations d'objet, dont elle fait un processus relativement séparé des vicissitudes du développement oedipien<sup>3</sup>.

H. Lichtenstein{ XE « Lichtenstein H. » }<sup>4</sup> prolonge et développe ces conceptions. Pour lui, le principe d'identité domine et précède le développement de la sexualité infantile. Toute menace sur le psychisme est une menace sur l'identité. La sexualité, la compulsion de répétition, l'agressivité sont au service du maintien de l'identité<sup>5</sup>, au cœur même de l'existence humaine et de la pathologie. Pour lui, le mouvement évolutif est le suivant : la séduction maternelle fait émerger chez l'enfant, en miroir, un « thème d'identité » qui est irréversible et invariant, et c'est à partir de ce « thème d'identité » qu'apparaît le « sentiment d'identité », création personnelle de l'enfant, dont toutes les variantes constituent le self.

Le « thème d'identité » doit être maintenu à tout prix, sinon surgit une angoisse d'anéantissement.

Dans la pensée de Lichtenstein{ XE « Lichtenstein H. » }, le « principe d'identité » supprime le principe de réalité de Freud{ XE « Freud S. » }. La pathologie selon Lichtenstein{ XE « Lichtenstein H. » }, provient du développement de thèmes d'identité impossibles à assumer ou contradictoires. Or, le sans-travail est bien dans cette impossibilité d'assumer cette identité « résiduelle », exempte de sa dimension socioprofessionnelle et, de plus, déstructurée pour sa partie primaire ; Ainsi, la manifestation de ces syndromes pathologiques prend-elle du sens dans nos observations dans les cas étudiés de chômeurs de longue durée.

L'identité n'est, selon lui, jamais garantie et ses troubles ne sont pas séparables des troubles de l'identité sexuelle. Ainsi les relations sexuelles pathologiques doivent-elles être considérées essentiellement comme des tentatives de préservation d'une identité menacée.

---

<sup>3</sup> MALHER, M. (1990). Réflexions sur l'identité nucléaire (core identity) et la formation de la limite du Self, in MALHER, M. PINE, F. BERGMAN, A. *La naissance psychologique de l'être humain*, Paris, Payot,

<sup>4</sup> LICHTENSTEIN, H.(1964), The role of narcissism in the emergence and maintenance of a primary identity, *Int. Jour. Psycho-Analysis*, 45, p. 49-56.

<sup>5</sup> OPPENHEIM, A. (1985). Le retour de l'identité dans la psychanalyse, in *Psychanalyse à l'Université*, n°-40, p. 625.

À travers la notion de Moi-peau, Didier Anzieu{ XE « Anzieu D. » }, sans se référer explicitement à la problématique identitaire, traite des plaintes de ceux qui sont en mal d'identité.

Pour Evelyne Kestemberg{ XE « Kestemberg E. » }<sup>6</sup>, dans la crise d'adolescence, qui a valeur d'organisateur psychique, l'identité est mise à mal du fait de l'irruption de la maturation génitale pubertaire, qui provoque chez le sujet un sentiment d'étrangeté. Mais pour l'auteure, « dans cette crise », il y a

« Toujours inscrit en filigrane un conflit identificatoire lié à la résolution du conflit oedipien ».

Cl. Lévi-Strauss{ XE « Lévi-Strauss C. » } et A. Green{ XE « Green A. » }<sup>7</sup> identifient plusieurs rôles à l'identité, où se jouent les implications de la pensée freudienne :

« Rôle structurant des identifications oedipiennes ; rôle de l'absence de l'objet dans la dialectique de l'être et de l'avoir ; Importance du jeu des limites, du clivage et de la confusion dans le sentiment d'identité ; rôle d'un investissement narcissique unifié du Moi ».

Michel de M'Uzan{ XE « M'Uzan M. de » }<sup>8</sup> évoque le « spectre d'identité, espace transitionnel entre le Moi et le non-Moi, caractérisé par les lieux et les quantités d'investissement de la libido narcissique ». Le sujet peut, ainsi, occuper différentes positions identitaires selon les périodes ou les moments de la vie : la continuité du sujet échappe à l'identique pour se fonder sur l'ipséité<sup>9</sup>. Ces mouvements identitaires obligent le sujet à accepter des changements dans ses repères personnels.

Nous voyons que, dans la psychanalyse contemporaine, la question de l'identité est sans cesse à l'étude ; elle mériterait certainement d'acquérir un « statut métapsychologique » plutôt que « de rester une notion par défaut, tiraillée entre différents usages et utilisée quand aucun autre terme ne convient pour ce qu'elle veut décrire »<sup>10</sup>.

## L'identité personnelle

Une dualité marque de façon récurrente la réflexion sur l'identité : l'opposition que l'on trouve dès le début de la pensée contemporaine en psychologie sur l'identité concernant l'identité personnelle et l'identité sociale.

Une première constatation : chaque individu est unique du fait de son patrimoine génétique, mais aussi du fait de son expérience sociale et les choix personnels opérés. L'identité peut se décliner en différentes composantes, l'identité pour soi et l'identité pour autrui.

---

<sup>6</sup> KESTEMBERG, E. (1962). L'identité et l'identification chez les adolescents, in *Psychiatrie de l'enfant*, vol. 5, n°-2, p. 441-522.

<sup>7</sup> GREEN, A. (1987). Atome de parenté et relations oedipiennes, in *L'identité*. Paris : PUF.

<sup>8</sup> M'UZAN, (de) M. (1994). *La bouche de l'Inconscient*, Paris : Gallimard.

<sup>9</sup> Ipséité : (lat. *ipse* : soi-même) : ce qui fait qu'un être est « lui-même » et non un « autre ».

<sup>10</sup> SOUFFIR, V. MIEDZYRZECKI, J. (1999). Argument, in *Identités*. Revue Française de Psychanalyse. Tome LXIII.

Phénomène paradoxal car l'identité désigne en même temps ce qui est unique et ce qui est semblable. L'identité individuelle se construit à travers des grands principes souvent contradictoires. Nous nous référerons aux principes que Pierre Tap{ XE "Tap P."} développe dans ses travaux : l'identité, c'est

« L'ensemble des représentations et des sentiments qu'une personne développe à propos d'elle-même » et

« Ce qui permet de rester le même, de se réaliser soi-même et de devenir soi-même, dans une société et une culture données, et en relation avec les autres. » <sup>11</sup>,

Il distingue sept composantes impliquées dans la construction et la dynamique de l'identité. La première, concerne le « sentiment d'identité » c'est-à-dire le sentiment de rester le même au fil du temps ; la deuxième, correspond au « sentiment d'unité ou de cohérence », c'est-à-dire la représentation plus ou moins structurée et stable que l'individu se fait de lui-même et que les autres se font de lui ; la troisième, c'est le sentiment « d'originalité » ou « d'unicité », c'est-à-dire le sentiment de se vouloir différent, au point de se sentir unique ; la quatrième, la « diversité », est le fait de gérer un système d'identités multiples ; la cinquième, la « réalisation de soi par l'action », consiste à devenir soi-même à travers des activités, la prise de responsabilité et l'engagement ; la sixième est associée au « sentiment d'autonomie et d'affirmation de soi », nécessaire vision positive de soi, autrement dit, l'Estime de soi ; la septième composante concerne l'institution des valeurs qui vient renforcer la nécessité de valorisation et de reconnaissance de soi indiquée dans la sixième composante.

E.M. Lipiansky{ XE « Lipiansky E.-M. » }<sup>12</sup>, parmi nos auteurs référents, propose une définition qui introduit la complexité du concept :

«L'identité ne peut en aucun cas se concevoir comme fixée, parachevée, stabilisée une fois pour toutes à un moment donné de la vie. Elle se construit et se transforme continuellement tout au long de l'histoire d'un sujet. Elle est par essence dynamique. Elle évolue au travers des multiples interactions du sujet avec son environnement, en particulier son environnement social. L'expérience de l'Autre est d'une importance capitale dans la production de la conscience de soi ; elle est multidimensionnelle et structurée. L'identité est par essence plurielle, dans la mesure où le sujet est confronté à une multitude de situations, d'interactions appelant une réponse identitaire spécifique (on a une identité comme parent, travailleur, citoyen, personne, etc.). En même temps, l'identité n'est pas une juxtaposition de ces multiples identités. Elle en constitue l'intégration, en un tout structuré plus ou moins cohérent et fonctionnel ; malgré son caractère mouvant avec les situations et le temps, le sujet garde une conscience de son unité et de sa continuité, de même qu'il est reconnu par les autres comme étant lui-même ; enfin, les individus et les

---

<sup>11</sup> TAP, P. (1998). Marquer sa différence, in *L'identité, L'individu, le groupe, la société*, coordonné par RUANO-BORBALAN, J. Editions Sciences Humaines.

<sup>12</sup> LIPIANSKY, E. (1992). *Identité et communication*. Paris : PUF.

groupes ont une certaine maîtrise du choix de leurs groupes d'appartenance et de référence. Ils ont, dès lors, prise sur leur identité, ils ont la capacité de développer des stratégies identitaires ».

Dans son article « De l'identité aux dynamiques identitaires », Claire Pouchain-Avril{ XE « Pouchain-Avril C. » }<sup>13</sup> présente le concept d'identité autour de trois paradigmes :

D'abord, l'identité comme substance, comme élément d'un Moi : elle constitue l'essence même de l'individu, « sa spécificité personnelle, superficiellement modelable, et de toute façon limitée dans le temps très court qui est celui de l'enfance, après quoi elle se fige ».

Pour notre part, nous considérons qu'il s'agit là de l'identité primaire ; encore que la notion d'identité primaire « figée » soit contestable : L'identité continue son processus dynamique et évolutif tout au long de la vie, se combinant sans cesse avec l'identité primaire en une évolution de l'identité globale. Nous nous appliquerons à argumenter au fur et à mesure de ce chapitre.

Ensuite, l'identité comme produit de l'environnement, notamment culturel et socio-économique. C'est sous la contrainte externe de la société ou du groupe social, que l'individu intériorise les normes, les valeurs. On y retrouve le concept de P. Bourdieu{ XE « Bourdieu P. » }<sup>14</sup> comme résultat d'une incorporation de l'*habitus*, comme système de dispositions à agir, percevoir et penser d'une certaine façon, intériorisées et incorporées par les individus au cours de leur histoire. »

Et enfin, l'identité en tant que processus résultant de plus en plus d'une stratégie ; c'est E. Erikson{ XE "Erikson E." } qui parle du caractère instable, provisoire, de transformation jamais achevée de l'identité : l'identité comme « *le sentiment subjectif et tonique d'une unité personnelle et d'une continuité temporelle* ». Et, se référant aux interactionnistes, l'auteur renforce l'importance de la participation active du sujet. Cette identité constitue un processus exigeant l'existence d'un « Autrui significatif » pour le sujet<sup>15</sup>.

Ce mode de représentation comme processus, qui attribue un caractère dynamique et interactif à l'identité, reconnaît au sujet un vrai pouvoir sans lequel toute action sociale serait vaine. À cela nous ajoutons que le sujet, mu par des causes inconscientes, subit pour partie et décide pour une autre partie de son action, mais que son degré d'autonomie s'accroît certainement avec son degré de conscience.

Avec H. Wallon{ XE « Wallon H. » }, nous dirons que l'identité personnelle résulte d'une construction progressive dont les fondations se situent dans les toutes premières années de la vie. L'individu construit, alors, son identité par étapes, au cours d'un long processus, qui

---

<sup>13</sup> POUCHAIN-AVRIL, C. (1996). De l'identité aux « dynamiques identitaires », in *Formation et dynamiques identitaires*. n°-128 Education Permanente.

<sup>14</sup> BOURDIEU, P. ; PASSERON, J.-C. *La reproduction, les fonctions du système d'enseignement*. Paris. Editions de Minuit. p. 198 .

<sup>15</sup> Expression empruntée à Georges Herbert Mead{ XE « Mead G.-H. » }.

MEAD, G. H. (1933). *L'esprit, le soi et la société*, trad. française de *Mind, Self and Society* PUF. Paris. 1963.

s'exprime fortement de la naissance à l'adolescence et se poursuit à l'âge adulte ; de manière permanente. L'image qu'il bâtit de lui-même, ses croyances et représentations de soi, constituent une structure psychologique qui lui permet de sélectionner ses actions et ses relations sociales. La construction identitaire et l'image de soi assurent ainsi des fonctions essentielles pour la vie individuelle et constituent l'un des processus psychiques majeurs.

On peut distinguer plusieurs dimensions de l'identité personnelle : le désir de continuité du sujet en constitue le premier aspect. Cette continuité s'exprime dans l'affirmation d'une appartenance à une lignée, à un environnement, à une culture ou à un imaginaire. Le processus de séparation-intégration sociale incarne le deuxième aspect. L'opposition d'un adolescent à sa famille exprime pour lui une différenciation à l'égard de son identité antérieure. Cette opposition se réalise le plus souvent dans un processus conjoint de création de nouveaux repères identitaires, liés à une culture jeune et à des groupes spécifiques. L'identité n'existe qu'en actes, l'appartenance se calque sur la pratique.

Sans activité spécifique, le chômeur de longue durée ne peut rien mettre en acte et son identité, sous-alimentée d'actions, donc de vie, se détruit peu à peu.

Pour le bébé, le corps constitue la base de son identification. Il se découvre lui-même au travers de ses perceptions, de ses actions, mais aussi dans son rapport aux autres et dans le regard des autres :

« Avant même la naissance, l'enfant existe déjà dans l'imaginaire et le discours de ses parents. Désiré ou non attendu, il prend très vite un contour plus ou moins précis à travers le sexe souhaité, le prénom choisi, qui, à la fois, l'individualisera et le situera dans une filiation et dans une caractérolgie sommaire. »

Cette réflexion s'ancre dans les travaux de René Zazzo{ XE « Zazzo R. » } et d'Henri Wallon{ XE « Wallon H. » }. Selon cette approche, qu'illustrent bien les travaux de Pierre Tap{ XE "Tap P."}, l'identité est fondée sur les relations passionnelles du sujet et de l'« autre ». Elle est essentiellement conflictuelle :

« Comprendre l'identité, c'est donc mettre à jour les processus qui organisent la construction historique, la mise en question, la perte ou la réappropriation. »<sup>16</sup>

## **Entre processus d'unification et processus de rupture**

Pour Florence Giust-Desprairies{ XE « Giust-Desprairies Fl. » }<sup>17</sup>,

« L'identité procède d'une tension potentiellement conflictuelle entre les logiques sociales et les nécessités psychiques des individus. Cette tension, inhérente à la

---

<sup>16</sup> TAP, P. « Identité » in *Encyclopédia Universalis*.

<sup>17</sup> GIUST-DESPRAIRIES, Fl. Article paru dans « L'innovation, levier du changement dans l'institution scolaire » édité par le Ministère de l'Éducation nationale, de la recherche et de la technologie DESCO. Bureau technologie de la valorisation des innovations pédagogiques.

complexité de la construction psychosociale, marque le rôle dynamique de l'identité, faite de réajustements renouvelés. »

Face à une identité qui se perd, le mouvement habituellement observé est de tenter de s'y « accrocher » ; certainement parce que le connu est préférable au vide, la stabilité à l'aventure. Le malaise correspond à la perte d'un contenu qu'il s'agit de retrouver et traduit bien cette revendication identitaire. Revendication d'autant plus affirmée qu'elle est soutenue par un processus d'idéalisation de l'équilibre antérieur, dans lequel on occulte toute ambivalence, conflits ou difficultés.

Or, idéaliser le passé favorise la mobilisation des énergies qui tentent ainsi de retrouver ce qui est perdu. Mais il ne s'agit pas non plus de « casser » brutalement ce passé ! nous voyons trop souvent des professionnels de l'insertion inviter leurs sujets à rompre avec un passé discrédité, leur interdisant du coup de dégager une certaine ambivalence, indispensable pour faciliter le clivage du passé et du présent.

L'identité, si elle repose sur la nécessité d'affirmation de soi, ne se caractérise pas par cette seule fonction de liaison, mais davantage par une oscillation entre processus d'unification et processus de rupture. Cette oscillation tient, justement, à la conflictualité inhérente au sujet qui doit remplir des fonctions de régulation pour œuvrer à une intégration suffisante entre des logiques extérieures et des nécessités internes. La recherche d'équilibre provisoire entre l'extérieur et l'intérieur est source de conflits chez le sujet. Ces conflits s'expriment au travers de tensions, d'états d'angoisse, de découragement, voire de dépression ; états qui alternent avec des mouvements d'enthousiasme et de bien être.

L'identité n'est pas un état mais une dynamique, un processus. Florence Giust-Desprairies{ XE « Giust-Desprairies Fl. » } lui voit deux faces : la première est la « carte d'identité », offrant une représentation codée de soi.

« Elle est ce qui institue l'individu et, dans cette mesure, l'assigne dans un système de repérages objectifs et sociaux, quel que soit le traitement subjectif qu'il en fait ou ce qu'il en ressent ;

Et la seconde face, aussi une représentation de soi, une construction subjective qui s'inscrit dans une temporalité, travail en partie inconscient, qui vise à faire du sens à partir de la problématique psychique et de ses caractéristiques sociales.

Au plan psychique, l'auteure dit de l'identité qu'elle émerge à travers la construction d'objets qui sont des supports, dans la recherche de satisfaction. Ces objets, réels ou fantasmatiques, internes ou externes, pouvant être des personnes ou des objets partiels, donnent lieu à des processus d'intériorisation et participent de notre équilibre psychique. Ces objets internes, qui nous prédisposent par rapport au monde et par rapport à des objets sociaux, nous font vivre des relations d'ambivalence, objets d'amour ou de haine. Notre manière d'investir d'autres objets extérieurs, sociaux, correspond à nos objets internes. À travers nos objets, nous essayons donc de nous signifier et de nous reconnaître. Si ces derniers ne peuvent plus être investis, nous perdons le sens.

C'est bien ce que le chômeur, sans activité, vit ; il ne trouve plus de sens à sa vie. Il en perd le sens mais aussi, d'une part, la reconnaissance de lui-même, puisqu'il ne peut plus se reconnaître lui-même ; et d'autre part, la reconnaissance externe : Les institutions comme les environnements sociaux, ne donnant plus de reconnaissance au chômeur.

Ainsi, nous définirons, avec Florence Giust-Desprairies{ XE « Giust-Desprairies Fl. » }, l'identité comme :

« Un processus complexe d'ajustement continu entre les logiques psychiques et des logiques sociales, qui s'inscrit dans le temps, dans des espaces, dans des situations. Elle est une confrontation et une négociation renouvelée entre réalité et idéal, entre intérieur et extérieur. L'identité ne répondant pas exclusivement à des invariants sociaux et des déterministes psychiques, le sujet n'est pas seulement le produit d'une histoire, il se construit aussi selon des modes d'appropriation d'objets sociaux choisis. Le sujet rencontre une histoire, des temps, des contextes qui lui donnent ou non la possibilité de poursuivre cette construction identique, de réaliser ou d'innover à partir de celle-ci. »

## **L'identité sociale**

Les travaux de George H. Mead{ XE « Mead G.-H. » } ou d'Erik H. Erikson{ XE "Erikson E." } confirment que l'identité est le fruit d'une interaction entre les mécanismes psychologiques et les facteurs sociaux. Le groupe étant l'instance privilégiée dans laquelle s'exerce ce processus.

La conscience de soi n'est pas une pure production individuelle, elle résulte de l'ensemble des interactions sociales dans lesquelles l'individu est impliqué. Selon George H. Mead{ XE « Mead G.-H. » }, chacun perçoit son identité en adoptant le point de vue des autres et celui du groupe auquel il appartient. Le sentiment d'identité n'est pas une donnée *a priori* de la conscience individuelle, mais le résultat d'un processus de socialisation qui intervient, dans un premier temps, tout au long de l'enfance et ajouterons-nous, au-delà, de la vie tout entière.

D'un côté, le sentiment d'identité résulte de la tendance du sujet à établir une continuité dans son expérience de lui-même ; de l'autre, ce sentiment prend appui sur les identifications aux modèles proposés par les groupes primaires auquel le sujet appartient. L'identification est réciproque : la communauté reconnaît l'individu comme un de ses membres, et l'individu se reconnaît dans les modèles identificatoires valorisés par la communauté. C'est au sein de la famille, du groupe de camarades, ... que la socialisation s'opère pour l'enfant.

La psychanalyse a postulé que ces identifications infantiles avaient une action durable sur la construction de la personne, dans la formation du Surmoi et de l'Idéal du Moi.

En même temps qu'il est caractérisé par son identité personnelle, l'individu est aussi un agent social, intégré dans un espace social donc également porteur d'une identité collective ou sociale.

« L'identité sociale est la dimension de l'identité d'un sujet relative à sa position dans la structure sociale comme l'appartenance à l'une des catégories bio-psychologiques (sexe, âge), à l'un des groupes (socioprofessionnels, ethniques, nationaux etc.) à un rôle social (familial, professionnel, institutionnel, etc.) à une affiliation idéologique (Eglises, partis, mouvements sociaux, etc.)<sup>18</sup> .

Cette définition renvoie implicitement au concept du « groupe d'appartenance »<sup>19</sup> .

Parmi les référents et indicateurs externes de l'identité sociale, citons : la profession (titre, rôle, nature du travail, niveau de rémunération), les diplômes scolaires (type, nombre d'années d'études...), les possessions diverses (héritage, propriétés), le mode de vie (loisirs, voyages, propriétés, consommations, ...)

L'identité sociale renvoie à une appréhension objective qui désigne l'ensemble des caractéristiques pertinentes d'un individu et qui permet une identification de « l'extérieur », c'est-à-dire une certaine visibilité sociale. Ce que Nathalie Burnay{ XE « Burnay N. » } nomme dans son ouvrage « chômeurs en fin de parcours professionnel », « l'identité sociale assignée » qui représente les attributs de l'individu et qui est :

« La résultante des actes d'identification qui désignent l'appartenance d'un individu à des catégories particulières ».<sup>20</sup>

L'auteure y associe une « identité sociale valorisée » qui correspond au « processus biographique décrit par C. Dubar{ XE « Dubar C. » } (1991), basé sur une identité pour soi. La dynamique identitaire trouverait une de ses origines dans le fait de tenter de résorber les tensions existantes entre les deux faces de l'identité.

Si l'identité personnelle concerne le sentiment de différence par rapport à autrui, l'identité sociale concerne le sentiment de similitude à autrui. Cette distinction entre identité personnelle et identité sociale renvoie à la dualité entre individu et collectif, entre différence et similitude.

Le sentiment d'identité prend appui sur les identifications aux modèles proposés par les groupes sociaux auxquels le sujet appartient et-ou dans lesquels il se reconnaît (classe, culture, nation). L'identification est réciproque : le groupe reconnaît l'individu comme un de ses membres et l'individu se reconnaît dans les modèles identificatoires et les prototypes valorisés et proposés par le groupe (Erikson{ XE "Erikson E." }, 1972).

La psychologie sociale expérimentale s'est penchée sur les relations entre l'identité sociale et l'affiliation groupale. On distingue les groupes d'appartenance dont le sujet fait partie et les groupes de référence au sein desquels le sujet puise ses modèles, valeurs et normes et auxquels il peut ne pas appartenir.

---

<sup>18</sup> Grand Dictionnaire de la Psychologie. (1991). p.358

<sup>19</sup> Cf. Chapitre III – 9.1. Le groupe d'appartenance.

<sup>20</sup> BURNAY, N. (2000). *Chômeurs en fin de parcours professionnel : avoir 50 ans, être au chômage*. Paris : Delachaux et Niestlé. Coll. Actualités en Sciences Sociales. p. 49

La psychologie génétique et la psychologie sociale se sont efforcées d'approfondir le processus d'interaction entre les dimensions personnelles et sociales de l'identité. Que ce soit par approche sociologique, de la théorie du rôle, de la catégorisation sociale et des théories cognitivistes ou, par travaux interdisciplinaires à orientation ethnographique, de nombreuses recherches de terrain permettent un consensus reconnaissant que chaque individu (et chaque groupe) peut disposer, successivement et même simultanément, de plusieurs identités, dont la matérialisation dépend du contexte historique, social et culturel où il se trouve. Dans chacune des disciplines utilisant la notion d'identité, on s'oriente vers une approche plus dynamique, interactionniste et sociale.

## **L'identité professionnelle**

Le groupe, familial ou social, renvoie au sujet une image identitaire qui lui convient ou non, qu'il trouve ou non compatible avec son identité personnelle. Nous ressemblons tous à l'image qu'on se fait de nous. Le narcissisme, dans l'identité, a modelé l'image qui l'affirme mais qui vise aussi à le protéger. Le besoin de reconnaissance se fonde essentiellement sur le souci de chacun de recevoir une confirmation de la valeur de la construction identitaire qu'il a menée. L'identité personnelle s'infléchit et se renforce du fait d'un rôle trouvé dans un groupe. La dénomination identitaire utilise du reste les références aux activités socio-économiques ; la perte d'un rôle professionnel affaiblit, au moins, mais plus sûrement déstructure, voire détruit l'édifice identitaire.

Les identités collectives traduisent la mise en commun d'une même logique d'acteurs dans les positions sociales qu'ils occupent (Sainsaulieu{ XE « Sainsaulieu R. » }, 1977).

Du fait des tensions et des investissements psychologiques quasi obligés dans les relations entre les collègues et la hiérarchie, l'entreprise représente un lieu privilégié d'accès à soi-même et de réalisation de soi-même. Les études par enquêtes, observations et cas cliniques, tendent, en effet, à soutenir l'idée d'une interférence entre les structures sociales notamment de travail et les structures psychiques individuelles. Des travaux en sociologie des professions ont été développés dès 1929 aux USA. : une profession émerge quand un nombre défini de personnes commence à pratiquer une technique définie fondée sur une formation spécialisée.

Le concept d'identité professionnelle développé par Cl. Dubar{ XE « Dubar C. » } (1991) met en évidence l'articulation de deux processus identitaires hétérogènes : l'identité pour soi et l'identité pour autrui, qui interagissent l'un sur l'autre. La dualité des identités sociale et professionnelle s'explique par le fait que chacun est identifié par autrui mais peut refuser cette identification et se définir autrement.

Dans les deux cas, l'identification utilise des catégories socialement disponibles et plus ou moins légitimes, à des niveaux différents : appellations officielles d'état, dénominations ethniques, régionales, professionnelles. On appelle actes d'attribution les dénominations qui visent à définir « quel type d'homme ou de femme vous êtes » c'est-à-dire l'identité pour autrui et actes d'appartenance celles qui expriment « quel type d'homme ou de femme vous voulez être », c'est-à-dire l'identité pour soi. Il n'y a pas de correspondance

nécessaire entre : « l'identité prédicative de soi » qui exprime l'identité singulière d'une personne déterminée avec son histoire vécue individuelle, et les identités « attribuées par autrui » qu'il s'agisse des identités numériques qui vous définissent officiellement comme être unique (état civil, codes d'identification...), ou des identités génériques qui permettent aux autres de vous classer comme membre d'un groupe, d'une catégorie, d'une classe. Et pourtant, l'identité prédicative de soi revendiquée par un individu est la condition pour que cette personne puisse être identifiée génériquement et numériquement par d'autres (Habermas{ XE « Habermas » }, 1987).

C'est en effet *par* et *dans* l'activité avec d'autres, impliquant un sens, un objectif et-ou une justification, un besoin, qu'un individu est identifié et qu'il est conduit à endosser ou à refuser les identifications qu'il reçoit des autres et des institutions.

On est ici à la rencontre de deux processus hétérogènes que certaines théories sociologiques ont tendance à réduire à un mécanisme unique. Le premier concerne l'attribution de l'identité par les institutions et les agents directement en interaction avec l'individu. Il ne peut s'analyser en dehors des systèmes d'action dans lequel l'individu est impliqué. Ce processus résulte de rapports de forces entre tous les acteurs concernés et la légitimité toujours contingente des catégories utilisées. Il aboutit à ce que Goffman{ XE « Goffman » } appelle les identités sociales virtuelles des individus (1975). Le second processus concerne l'intériorisation active, l'incorporation de l'identité par les individus eux-mêmes. Celle-ci ne peut s'analyser en dehors des trajectoires sociales *par* et *dans* lesquelles les individus se construisent des « identités pour soi », qui ne sont rien d'autre que « l'histoire qu'ils se racontent sur ce qu'ils sont » ; Goffman{ XE « Goffman » } les appelle identités sociales réelles. Lorsque les deux processus ne coïncident pas, qu'il y a désaccord entre l'identité sociale virtuelle et l'identité sociale réelle, il en résulte une tension, un conflit et des stratégies identitaires destinées à réduire l'écart entre les deux identités (Dubar{ XE « Dubar C. » }, 1991).

Ainsi, les individus de chaque génération doivent reconstruire leurs identités sociales réelles à partir d'identités sociales héritées de la génération précédente car la première identité sociale est toujours conférée, d'identités virtuelles (scolaires) acquises au cours de la socialisation initiale (primaire) et enfin d'identités possibles (professionnelles) accessibles au cours de la socialisation secondaire.

## **Identité héritée et identité visée**

Il ne faudrait pourtant pas réduire les identités sociales à des statuts d'emploi et à des niveaux de formation. Il est évident qu'avant de s'identifier personnellement à un groupe professionnel ou à un type de diplômés, un individu, dès l'enfance, hérite d'une identité de sexe, d'une identité ethnique, d'une identité de classe sociale ; elles sont celles de ses parents, de l'un d'entre eux ou de ceux qui ont la charge de l'élever.

De fait, la première identité éprouvée et expérimentée personnellement par le petit enfant se construit toujours dans sa relation à sa mère ou à l'individu qui en tient lieu ; c'est ici

que la psychanalyse apparaît incontournable dans notre approche de l'identité individuelle.

C'est *dans* et *par* les catégorisations des autres - et notamment celles des partenaires de l'école (maîtres et copains) - que l'enfant fait l'expérience de sa première identité sociale, celle qui est en fait : « l'identité héritée ». Parmi les événements les plus importants pour l'identité sociale, la sortie du système scolaire et la confrontation au monde du travail constituent un moment essentiel de la construction d'une identité autonome, un enjeu identitaire important. Cette confrontation prend des formes sociales diverses et significatives, qui sont fonction des pays, des niveaux scolaires et des origines sociales ; c'est de son issue que dépend à la fois l'identification par autrui de ses compétences, de son statut, de sa carrière possible et la construction par soi de son projet, de ses aspirations, de son identité possible. C'est de l'issue de cette première confrontation que vont dépendre les modalités de construction des bases d'une identité professionnelle, constituant non seulement une identité au travail, mais aussi et surtout une projection de soi dans l'avenir, l'anticipation d'une trajectoire d'emploi, la mise en oeuvre d'une logique de formation et d'apprentissage.

La formation que suit l'adolescent détermine un projet d'avenir, de carrière. Cela suppose avoir déjà connaissance des éléments constitutifs de l'identité du groupe dans lequel on souhaite s'intégrer, c'est « l'identité visée ». Aujourd'hui, cette identité professionnelle initiale est soumise à des évolutions importantes, à des transformations nombreuses. Elle est confrontée aux incessantes transformations technologiques, organisationnelles et de gestion d'emploi des entreprises et des administrations. Elle est vouée à des ajustements et reconversions successives. Elle sera d'autant plus menacée qu'elle s'est construite à partir de catégories spécialisées et étroites. Elle implique des projections à l'intérieur de filières d'avenir qui, pour certaines, n'existent pas encore et qui, pour d'autres, seront fortement modifiées, voire interrompues. Elle doit donc se doter de référents nouveaux, fiables, intégrant le changement. Au lieu des référents métiers, de maîtrises techniques (devenues éphémères), il conviendrait, par exemple de s'appuyer sur des secteurs d'intérêts, sur la sensibilité profonde en tel ou tel domaine (d'activités socio-économiques, de compétences, de disciplines) qui donnera à l'adolescent une assurance qui accompagnera son passage de l'adolescence à la vie adulte et favorisera une forme de stabilisation sociale.

« L'identité n'est jamais donnée, elle est toujours construite et à (re) construire dans une incertitude plus ou moins grande et plus ou moins durable » (Dubar{ XE « Dubar C. » }, 1991).

## **Socialisation professionnelle**

Le concept d'*habitus* de Bourdieu{ XE « Bourdieu P. » } éclaire sous un autre angle la problématique de la construction identitaire. Du fait de sa définition, le concept intègre les pratiques individuelles et collectives, ce qui permet de dépasser le dilemme individuel - collectif. L'efficacité de la socialisation vient de la transformation de différences sociales en différences individuelles. La probabilité objective d'acquérir un statut social est vécue par l'individu comme l'espérance subjective d'appartenir à un groupe.

Reste qu'aujourd'hui, les souhaits d'ascension sociale se transforment, se complexifient : Dans ce monde en crise, la promotion intergénérationnelle est plutôt négative. La réalisation de soi prend une dimension et un sens nouveaux. Par exemple, les femmes souhaitent concilier vies professionnelle et personnelle, ainsi qu'élever leurs enfants ; les hommes s'investissent plus au plan familial. Les études initiales plus longues retardent la construction de l'identité professionnelle. L'origine sociale, la catégorie sociale d'appartenance dans une société marquée par des cassures génératrices d'une nouvelle pauvreté, font que nous ne sommes plus devant un modèle référent stable, homogène, cohérent.

Cela n'est pas sans conséquence sur la construction identitaire ; soit une place accrue peut être consacrée aux loisirs et aux activités professionnels, soit un renforcement de l'individualisme peut amener à l'absence d'activité sociale, au repli sur soi ou à la création d'une socialisation nouvelle, instable, quelques fois marginale. La construction identitaire se réalise moins à partir des groupes d'appartenance traditionnels ; elle est de plus en plus aléatoire, évolutive, suivant des modèles plus affinitaires : « *qui se sentent identiques les uns aux autres* », c'est-à-dire en des communautés d'individus, les groupes constitués perdant leurs caractères référents.

La notion d'identité en sociologie permet de penser les relations entre les catégories sociales légitimes (statuts sociaux ou professionnels) et les représentations subjectives que se font les individus de leur position sociale.

Chaque communauté possède des signifiants culturels propres, reliés à des logiques partagées et transmissibles d'individu à individu. Dans les entreprises industrielles modernes, l'accélération des changements et surtout l'instabilité de leur composante humaine, induit des transformations structurelles, déstabilisatrices des identités professionnelles existantes et rendant difficile, voire impossible, la cristallisation en traditions, en culture d'entreprise.

Claude Dubar{ XE « Dubar C. » } a analysé les processus de socialisation au sein du monde professionnel. Ses travaux montrent comment l'identité des individus est sans cesse réajustée, se traduisant par des « formes identitaires ».

Les identités sont d'abord des attributions par autrui : c'est par le regard et les paroles des autres que nous apprenons qui nous sommes. L'entrée à l'école représente un moment important de cette socialisation primaire, que Claude Dubar{ XE « Dubar C. » } définit comme « l'acquisition et l'incorporation d'un monde ». Le jeune enfant y fait alors l'expérience de l'autrui « généralisé »<sup>21</sup>. Les identités sont aussi des revendications d'appartenance par et pour soi-même. Ces auto-définitions, identité pour soi, s'incarnent dans des « figures », des rôles, des métiers ... Non-transmises par les parents, maîtres, etc. elles sont construites par chacun à travers les expériences vécues. Ces identités deviennent des « projets de vie »<sup>22</sup> au cours de la socialisation secondaire, quand il s'agit de s'orienter

---

<sup>21</sup> Expression empruntée à Cl. Dubar.

<sup>22</sup> PIAGET, J. (1964). *Six études de psychologie*. Gonthier.

socialement et professionnellement, de trouver sa voie, de construire un projet professionnel et d'intégrer la vie active.

Dans le champ professionnel, les formes identitaires correspondent d'assez près aux « identités au travail » de Renaud Sainsaulieu{ XE « Sainsaulieu R. » }<sup>23</sup>

On peut se construire des identités, soit en continuité, soit en rupture avec son passé, si celui-ci n'est pas ou plus valorisé par les autres, dégageant ainsi quatre cas de figures théoriques, qui correspondent à quatre formes identitaires. Les unes sont construites sur le mode de la continuité biographique (identité d'entreprise ou catégorielle), d'autres sur le mode de la rupture (identités de réseau ou hors travail) ; chaque forme identitaire est le produit d'une double transaction, avec les autres et avec soi-même, d'une construction biographique et d'une reconnaissance sociale. Ce modèle constitue un processus permanent d'ajustement et de négociation, pour l'appropriation d'une forme identitaire, mais aussi de passage d'une forme à une autre.

La formation est le début de la construction de l'identité professionnelle pour soi, par réaménagement de l'identité virtuelle, plus ou moins élaborée, projetée (ce que je me vois faire). Le choix d'une formation professionnelle est donc une première manifestation de l'identité professionnelle visée. Le passage par une formation professionnelle qualifiante induit un modèle de socialisation professionnelle conçue comme une initiation à la culture professionnelle et comme une conversion de l'individu à une nouvelle conception de soi et du monde, en fait à une nouvelle identité. La formation et les stages permettent d'opérer les ajustements entre l'image virtuelle et le stéréotype antérieur qui a plus ou moins motivé le choix ; la formation permet surtout de faire évoluer la représentation de l'activité professionnelle qui, lors du stage, devient réalité. E.C.Hughes<sup>24</sup>{ XE « Hughes E.-C. » } (1967) met en évidence trois étapes de socialisation professionnelle dans le passage par une formation professionnelle qualifiante :

L'immersion dans la culture professionnelle aboutit à la découverte de la réalité : il y a renoncement aux stéréotypes professionnels, qui ont été à la base du choix, et acquiescement aux valeurs de la culture professionnelle. S'installe alors la dualité entre le modèle idéal, qui caractérise la dignité de la profession, son image de marque, et le modèle pratique, qui concerne les tâches quotidiennes, éloigné du premier ; se construit en conséquence, un processus de projection personnelle dans une carrière future, par identification aux membres d'un groupe de référence. Les filières de formation professionnelle permettent ainsi l'acquisition par les individus des normes, valeurs et modèles du groupe. L'ajustement de la conception de soi, c'est-à-dire son identité en voie de constitution, impliquant la prise de conscience de ses capacités physiques, mentales, personnelles, de ses goûts et dégoûts, permettent une évaluation des chances de carrière.

---

<sup>23</sup> SAINSAULIEU, R. (1977). Identités collectives et reconnaissance de soi dans le travail. In *L'identité au travail*. Paris : Presses de la FNS.

<sup>24</sup> HUGHES, E.-C. (1958). *Men at their work*. Glencoe. Free Press.

Dans ses deux séries de travaux<sup>25</sup> de très grande envergure, R. Sainsaulieu{ XE « Sainsaulieu R. »} grâce à une analyse statistique, a pu constater l'importance du travail, de l'entreprise, du résultat économique, de la règle et du statut. Pas seulement de l'expérience des relations mais aussi celles des finalités du travail.

Les six modèles d'identité ainsi définis montrent que :

« La vie au travail apparaît comme un lieu de multidéfinitions identitaires, plus riche que dans le passé. La société salariale se renforce, se diversifie. Cela pose un problème dans une société où les emplois se raréfient ; comment définir le social par d'autres expériences, d'autres activités que le travail ? »<sup>26</sup>,

L'hypothèse de R. Sainsaulieu{ XE « Sainsaulieu R. » } est que :

« La solution réside dans un partage réel du travail, permettant le plus large accès à l'identité par le travail ; ceux qui perdent l'emploi perdent l'identité au travail et ne sont guère en état de se créer des identités de compensation. »<sup>27</sup>

Cependant, on peut douter de l'opérationnalité de ce partage dans un monde dominé par l'obligation du meilleur rapport marchand immédiat.

R. Sainsaulieu a, d'autre part, remarqué l'apparition d'une forme nouvelle de socialisation, liée à l'incertitude dans laquelle sont placées les entreprises :

« À côté du lien, plus ou moins communautaire, d'intégration, de reconnaissance, de culture qu'est l'entreprise, apparaît l'obligation d'objectifs d'orientations, d'investissements différents. Leurs régulations (organisation, socialisation, légitimation, ...) fait émerger une régulation sociale de l'entreprise. On considère ainsi l'acteur comme sujet d'un développement de soi au sein d'un développement collectif. Ce qui est profondément demandé, notamment à la formation, c'est d'aider à produire davantage de sujets et davantage de confrontation entre sujets. La formation est plus que jamais liée à l'objectif identitaire ». <sup>28</sup>

Remarquons que les termes « emploi » et « travail » sont utilisés indifféremment par l'auteur, ce qui fait émerger une contradiction : la diversification, le renforcement de la société salariale d'une part et, d'autre part, la raréfaction de l'emploi, ... assimilée à une raréfaction du travail. La raréfaction de l'emploi en France est le fait des groupes mondialisés qui, externalisant le travail, sont effectivement en déficit net d'emplois ... en France. Cependant, rappelons que le plus gros employeur français, les PME, est lui, en bénéfice net d'emplois<sup>29</sup>. Il est loin d'être évident que la comptabilité des emplois

---

<sup>25</sup> Travaux réalisés à 20 ans d'écart, portant sur l'identité au travail ; les premiers en 1977, portaient sur + de 10000 questionnaires et 800 entretiens qui mériteraient des développements dont nous nous priverons, par économie. Nous nous limiterons à quelques enseignements des seconds qui, entre 1988 et 1992, portaient sur 100 monographies de PME et de grandes entreprises, de toutes natures, totalisant plus de 4000 entretiens.

<sup>26</sup> SAINSAULIEU, R. (1996). L'identité et les relations au travail in *Formation et dynamiques identitaires*. Education Permanente. N°-128

<sup>27</sup> SAINSAULIEU, R. Ibidem.

<sup>28</sup> SAINSAULIEU, R. Ibidem.

<sup>29</sup> Cf. INSEE : Statistiques Nationales de l'Emploi.

mondiaux, pour les groupes mondiaux, soit en solde négatif. D'autre part, ce « solde négatif » français ne tient pas compte de l'ensemble du travail non-salarié et non identifié statistiquement ... et qui est majoritaire, notamment si l'on y intègre la fonction-formation comme permanente, pour dynamiser le potentiel productif, créatif humain : la thèse de la raréfaction de l'emploi est loin d'être prouvée (et celle de la raréfaction du travail nous apparaît hors de propos<sup>30</sup>).

Ainsi, la centralité du travail en tant que base de l'identité secondaire et structurante de l'identité globale ne nous semble pas menacée : la généralisation du travail, bien au contraire, la renforce. En revanche, la crise sociétale, génératrice d'exclusion, nous paraît être un danger systémique pour le processus identitaire.

## La crise identitaire

« Penser l'homme en crise, c'est le penser comme un système vivant en organisation, désorganisation et réorganisation permanentes. Penser la crise, c'est tenter de mentaliser une rupture. »<sup>31</sup>

## Qu'est-ce qu'une crise

Pour réfléchir à la notion de crise, nous présenterons, en préalable, la perspective présentée par E. Morin<sup>32</sup>{ XE « Morin E. » } dans ses éléments pour une « crisologie » qu'il appuie sur la théorie générale des systèmes, la cybernétique, la thermodynamique et la théorie des catastrophes. Si le champ d'application privilégié par E. Morin est celui de la société, il est tout à fait possible de l'étendre à tous systèmes, notamment vivants. Ainsi, il nous a semblé utile de présenter les grandes lignes de cette analyse du fait de sa portée générale.

Selon E. Morin{ XE « Morin E. » }, concevoir la notion de crise rend nécessaire de poser trois ordres de principes : systématique, cybernétique et *néguentropique*<sup>33</sup> : tout système (toute organisation, toute relation) comporte et produit de l'antagonisme. En effet, c'est par l'établissement de l'intégration des parties dans le tout, à travers des complémentarités multiples que le système instaure des contraintes et des dominations.

Complémentarités et antagonismes sont instables dans les systèmes vivants, et un procès de désorganisation ou de désintégration est à la fois complémentaire, concurrentiel et antagonique au procès de réorganisation permanente de la vie.

Le principe cybernétique attribue à des rétroactions (feed-back) régulatrices, le maintien de la stabilité et de la constance d'un système.

---

<sup>30</sup> du fait de la confusion du terme « travail » avec « emploi ».

<sup>31</sup> KAËS, R. (1979). Introduction à l'analyse transitionnelle in *Crise, rupture et dépassement*, Collection Inconscient et culture. Dunod. p. 13

<sup>32</sup> MORIN, E. (1976). *Pour une crisologie*. Communications. 25. pp. 149-162

<sup>33</sup> Voir Lexique en fin de Tome 1 pour une définition complète.

La rétroaction négative est déclenchée par la variation d'un élément et tend à annuler cette variation, rétablissant ainsi l'intégrité ou la stabilité menacée du système. L'antagonisme peut ainsi contribuer à la stabilité et à la régularité du système. Tout système est donc condamné à périr, même le plus statique et *a fortiori* le plus clos (car il ne peut se restaurer en puisant de l'énergie et de l'organisation à l'extérieur). La seule possibilité de lutter contre la désintégration due à l'accroissement d'*entropie* est d'intégrer et d'utiliser le plus possible les antagonistes de façon organisationnelle. Renouveler énergie et organisation en puisant dans l'environnement (système ouvert) ; c'est le cas des systèmes vivants, note E. Morin, qui observe que la vie a tellement bien intégré en elle son propre antagonisme qu'elle porte en elle, constamment et nécessairement, la mort.

Le principe *néguentropique* postule que, plus riche est le développement de la complexité du vivant, plus la relation antagonisme-complémentarité devient mouvante et instable, et plus elle entraîne des phénomènes de crises.

Celles-ci sont à la fois source de désorganisation, du fait de la transformation des différences en opposition et des complémentarités en antagonismes, et sources de réorganisations évolutives.

L'idée de perturbation est peut être la première à être visible ; le système est confronté à un problème qu'il ne peut résoudre selon les règles et les normes de son fonctionnement habituel. La crise apparaît comme une absence de solution dans le cadre des règles établies, comme une défaillance dans la régulation, comme un dérèglement.

La vraie perturbation de crise est au niveau des règles d'organisation du système, dans ce que cette organisation a de génératif et de régénérateur :

Tout système vivant comporte du désordre en son sein, qu'il refoule, transmute, intègre. Or la crise est toujours une régression de déterminisme, des stabilités et des contraintes internes au sein d'un système ; elle comporte toujours une progression des désordres, des instabilités, des aléas. Cette progression des désordres entraîne une progression des incertitudes : en outre, le déferlement des désordres est associé à la paralysie et à la rigidification de ce qui constituait la souplesse organisationnelle du système, de ses dispositifs de réponse et de régulation.

La crise tient son ambiguïté fondamentale de ce qu'elle libère en même temps des forces de mort et des forces de régénération.

Enfin en résumé, pour E. Morin{ XE « Morin E. » },

« la crise est à la fois un révélateur et un « effectueur ». Elle révèle le latent et le virtuel : les antagonismes fondamentaux, les ruptures sismiques, le cheminement occulte des nouvelles réalités, les capacités de survie ou de transformation ; elle met en marche tout ce qui peut apporter changement, transformation, évolution »<sup>34</sup>.

---

<sup>34</sup> KAËS, R. (1979). Introduction à l'analyse transitionnelle in *Crise, rupture et dépassement*. Collection Inconscient et culture. Dunod. p. 13

## Crise identitaire ... Crise psychique

Nous référant à René Kaës{ XE « Kaës R. » }, nous dirons que la crise correspond à un changement brusque et décisif dans le cours d'un processus. C'est par le vécu d'une crise que la notion de rupture apparaît fondamentale : il s'agit là d'une séparation et d'un arrachement. À noter que le « brusque » est à mettre en rapport avec l'échelle de temps du phénomène affecté.

R. Thom{ XE « Thom R. » } (1976) la définit comme une perturbation temporaire des mécanismes de régulation d'un individu ou d'un ensemble d'individus. Il suit de cette perturbation et de son retentissement subjectif, que la crise comporte une menace aiguë pour l'intégrité du sujet, une menace de mort. En effet,

« Est en crise tout sujet dont l'état, manifesté par un affaiblissement apparemment sans cause de ses mécanismes de régulation, est perçu par le sujet lui-même comme une menace à sa propre existence ». <sup>35</sup>

Cette menace est généralement mobilisatrice de moyens d'actions pour la survie, c'est-à-dire pour la mise en œuvre de nouveaux comportements régulateurs.

R. Thom{ XE « Thom R. » }, comme E.H. Erikson{ XE "Erikson E." } (1968), distingue deux sortes de causes aux crises : des causes externes, caractérisées par la présence d'une situation conflictuelle dans l'environnement, comme la perte d'un être cher ... et des causes internes, appelées crises de développement par Erikson{ XE "Erikson E." }, qui apparaissent régulièrement au cours de la croissance.

Si les crises sociales mobilisent les ressources individuelles nécessaires à la mise en place de nouvelles régulations adaptatives, elles révèlent les organisations et les articulations majeures de la personnalité.

De ce point de vue, on pourrait attribuer un caractère positif à la crise, alors que ce qui prédomine, c'est la perturbation et, finalement, la négativité de la crise.

La crise est souvent vécue comme un sentiment de rupture dans la relation inter et intra-subjective, dans le jeu des appartenances aux groupes et aux sociétés.

L'individu se retrouve entre une perte assurée et une acquisition incertaine, alors que l'espace psychique et social requis pour articuler l'ancien et le nouveau n'est pas structuré ...

Présentons, ici, les dimensions constituantes de la rupture (repérées par R. Kaës{ XE « Kaës R. » }) par quoi s'exprime subjectivement la menace, inhérente à l'état de la crise.

Dans « l'union-séparation et la problématique transitionnelle » (Winnicott{ XE « Winnicott D.W. » }), la rupture implique et révèle l'union qui la rend possible.

Si une perte (de travail) a eu lieu, elle révèle qu'un état d'union et de continuité vient de cesser. Le dérèglement que provoque la rupture s'accompagne du sentiment intense d'une

---

<sup>35</sup> THOM, R. (1976). Crise et catastrophe. Communications. 25. pp. 34-38.

menace pour l'intégrité du soi et pour la continuité de l'expérience subjective, de brèches dans la capacité d'être contenu.

Toute crise implique non une logique de l'individu, mais une logique relationnelle : de l'individu au couple et au groupe, à l'institution ...

Rupture, illusion, paradoxe et espace transitionnel ne se constituent pas, en effet, dans un vide social mais au contraire dans un espace aménagé pour l'articulation psycho-sociale.

Winnicott{ XE « Winnicott D.W. » } apporte une contribution capitale lorsqu'il dit que la continuité est assurée par l'héritage culturel. G. Roheim{ XE « Roheim G. » }, lui, considère que la civilisation est un système d'institutions édifiées en vue de la sécurité. Pour Winnicott{ XE « Winnicott D.W. » }, l'héritage culturel est une extension de l'espace potentiel entre l'individu et son environnement. C'est par la culture que s'articulent le code psychique personnel (structure des identifications, des fantasmes personnels et des relations d'objets, des systèmes défensifs) et le code social (systèmes de pensées, valeurs, rapports de sociabilité, mentalités).

L'expérience de la rupture manifeste que l'héritage culturel n'est plus en mesure d'assurer la continuité de l'existence. C'est ce qui se passe pour l'adolescent, pour l'immigré ...

L'usage de l'espace potentiel est barré à l'établissement d'un espace d'entre-deux, entre le Moi et le non-Moi, entre le dedans (par exemple, le groupe d'appartenance) et le dehors (le groupe de réception), entre le passé et l'avenir.

Pour J. Bleger{ XE « Bleger J. » }, ce qui va provoquer angoisse d'attaque et d'anéantissement, sont les parties non-indifférenciées et non-déliées des relations primitives symbiotiques...

Pour Winnicott{ XE « Winnicott D.W. » }, l'héritage culturel peut être envisagé comme le code individu-social, encodeur et décodeur, des représentations et des affects plus ou moins souplement organisés et mobiles, dans une aire culturelle et pour un sujet singulier.

La situation des migrants et des « déculturés » est à cet égard douloureusement exemplaire ; celle des chômeurs, peut-être encore plus spécifiquement : pour exister, le chômeur devrait être conforme à l'objet supposé de l'autre. La place à occuper dans les groupes, dans la société est celle assignée par les autres. Pour le chômeur, le groupe, la relation amicale, avant de constituer un médiateur entre la subjectivité et le code, devrait être une protection contre l'angoisse fondamentale d'être sans assignation :

« S'assigner et être assigné à une place dans un groupe, c'est être pour soi et pour d'autres, existant (sujet) dans le champ du désir »<sup>36</sup>.

Mais comment constituer cet espace, « inexistant » chez le chômeur, où l'interne comme l'externe sont en crise ?

---

<sup>36</sup> KAËS, R. (1996). Introduction à l'analyse transitionnelle. In *Crise, rupture et dépassement*. Dunod. Coll. Inconscient et culture. p.31.

N'existant nulle part, il perd toute possibilité d'articuler et de communiquer sa subjectivité avec une culture et une socialité. Cette désorganisation est cruciale : elle constitue une intense expérience de dépossession, de dépouillement et de perte. Cette expérience est libératrice des énergies antérieurement occupées par le travail et tout son environnement. L'individu va-t-il être en mesure de les réaffecter et de les maîtriser dans et pour les mécanismes du travail de deuil nécessaire ou bien sera-t-il submergé par elles ?

En effet, il s'agit d'une perte d'objets interne et externe.

Le travail de deuil implique, comme l'a établi Mélanie Klein<sup>37</sup> { XE « Klein M. » }, la mise en œuvre des processus de la position dépressive.

Il convient d'accorder une importance particulière à la perte ou au changement de code. Dans la mesure où il régit les significations et les relations interpersonnelles et sociales, il porte essentiellement sur l'usage de la haine et de l'amour dirigé vers les personnes, le self et les objets.

En tant que processus complexe d'ajustement, l'identité en construction, toujours inachevée, surgit comme question dans les situations de crise. La préoccupation identitaire se fait jour devant la menace vécue par la remise en cause des repères, des appuis, qui permettaient d'éprouver le sentiment d'une continuité, d'une suffisante cohérence. Quels sont les processus qui peuvent nous aider à comprendre la fragilisation identitaire ? Nous pensons que la perte de travail, déclenche une crise systémique, structurelle, de l'identité chez le chômeur de longue durée. Associée aux mutations profondes que vit la société, ses effets en sont décuplés. Elle se traduit essentiellement par la désorganisation et l'effacement des références, par une crise de légitimité et par, non pas l'accélération des modifications qui interviennent dans les modes de praxis et les rapports humains, mais leur disparition et l'isolement total du sujet. C'est bien la structure identitaire tout entière qui est atteinte, avec la disparition de sa composante secondaire, professionnelle ; et avec elle, la trajectoire identitaire initiale de son évolution disparaît.

Ainsi, observons-nous chez le « *sans-emploi de longue durée* » une crise existentielle marquée par un

« Moment particulier d'une trajectoire où le modèle identitaire du sujet – et donc, ipso facto, le système de valeurs, de croyances et de connaissances qui lui est lié – est ébranlé »<sup>38</sup>.

Cette crise identitaire est bien la manifestation d'une déstructuration des repères essentiels à l'existence, déstabilisatrice de l'individu ainsi que son environnement ; par la rupture de sa dynamique identitaire et par l'isolement du monde et de lui-même, il perd son humanité.

---

<sup>37</sup> Le thème du « travail de deuil » est développé au Chapitre VII.

<sup>38</sup> BOURGEOIS, E. (1996). Identité et apprentissage. In BARBIER J.-M. ; KADDOURI M. (ss la dir.) Education Permanente : *Formations et dynamiques identitaires*. n°128. p. 31.

Quel mécanisme, animé par quelles ressources d'énergies, peut dynamiser une nouvelle humanité ? Quels seront les supports et les outils de ce travail de reconstruction identitaire qui tenteront d'établir un équilibre sur de nouvelles bases, par intégration d'un nouveau champ de possibles ?

## **En résumé**

Nous dirons

... De l'identité qu'elle est liens et processus complexes d'ajustements continus des logiques psychiques et des logiques sociales ; elle s'inscrit dans le temps, des espaces et des situations. Elle est confrontation et négociation renouvelées entre réalité et idéal, entre intérieur et extérieur. Confrontation dont les résultats se donnent à voir en termes de choix d'investissement, de projets ou de renoncements. C'est ainsi que le sujet n'est pas seulement le produit d'une histoire (l'identité répondrait alors exclusivement à des invariants sociaux et à des déterministes psychiques) : il se construit aussi selon des modes d'appropriation d'objets sociaux proposés, choisis, créés, et par l'action du sujet. Le sujet rencontre une histoire, des temps, des contextes qui lui donnent ou non, la possibilité de poursuivre cette construction identique, de réaliser ou d'innover à partir de celle-ci. Les fondements identitaires, construits dans l'enfance, sont constitués pour l'essentiel d'un héritage maternel, familial, scolaire, qu'on dénommera « primaire » par opposition à l'identité « secondaire », de socialisation générale, fondamentalement de nature socioprofessionnelle. On peut considérer que l'apprentissage, phase transitoire, constitue l'initialisation de cette socialisation identitaire. Ce « passage » est profondément déstabilisateur et re-stabilisateur. Il est caractérisé par une crise que nous qualifierons d'« évolutive », d'adaptation et de développement.

... Que nous dégageons 2 types de crises identitaires :

Le premier, de type normal, est évolution et adaptation consécutive à une phase d'évolution biologique, voire sociale et professionnelle. La crise est révélatrice et incitatrice d'un travail d'adaptation, d'abandon et de réaménagement de l'identité globale. Elle s'appuie pour cela sur la dynamique identitaire existante et la relance. La liaison sociale se modifie, s'élargie, la construction identitaire se complexifie, s'enrichit, se développe.

Le second, de type accidentel (perte du travail par exemple), est rupture de la dynamique identitaire. Il détruit l'identité secondaire (socioprofessionnelle) et déstructure l'identité primaire. Il anéantit toute liaison de l'individu, sociale comme d'avec lui-même. Cette crise est structurelle et fonctionnelle de l'ensemble de sa dynamique comme de ses constituants. Elle ne débouche pas, normalement, sur quelque relance que ce soit, mais sur une non-existence du sujet et sur son incapacité de la moindre autonomie d'action.

Cette crise provient du basculement, de la remise en question des repères structurant l'identité primaire et de la disparition des autres, tout aussi essentiels à l'existence. Elle déstabilise l'individu et provoque son exclusion sociale, sans possibilité de rétablir un nouvel équilibre sur d'autres bases. L'intégration de nouveaux champs se révèle impossible.

La perte d'emploi peut-elle provoquer cet effet de crise ? La réponse à cette question ne laisse pas de doute.

À l'instar de V. De Gaulejac{ XE « Gaulejac V. de» } (1994), nous pensons que l'emploi, en tant que forme principale du travail, est vécu comme le fondement de l'existence, même lorsqu'il se vit dans des emplois épuisants ou dégradants. Parce qu'il donne une « raison d'exister », d'être dans le « circuit de la société », de « participer à la vie » ; d'être « comme tout le monde », de « faire des projets », de « gérer sa vie », l'activité professionnelle est le critère essentiel d'une intégration sociale réussie. Le problème surgit et se renforce au moment où le ciment professionnel se fissure et se brise, agissant ainsi comme une véritable rupture au niveau identitaire.

Mais la question ne peut pas être abordée si on ne s'est pas interrogé, préalablement, sur les fondements du travail comme valeur fondamentale, c'est-à-dire comme principe « légitimateur » de sens : principe circonstanciel ? lié à tel ou tel type de société, d'organisation et-ou de niveau de développement économique ? ou encore, lié à la nature humaine elle-même ? quelle est l'Histoire (et ses étapes) du travail et quelle est son espérance de vie ? quelles sont les caractéristiques fondamentale de ce concept ?

Pour comprendre la notion de crise identitaire, nous nous devons d'approfondir cette construction du travail comme fondement identitaire. Ce n'est que dans ce rapport intime Homme-Travail que l'on pourra rendre compte de la complexité de l'expérience du chômage et des conditions et moyens d'en sortir.